RAYMOND VARLET

LES SANGLANTS ÉVÉNEMENTS DE GUÉRET

PRÉFACE DE M. CERCLIER
PRÉSIDENT DU C. D. L. DE LA CREUSE

★

ÉDITÉ SOUS L'ÉGIDE
DU M.L.N. DE LA CREUSE

LES ÉDITIONS
DU CHARDON

PRÉFACE

7 juin 1945 !— En ce jour anniversaire de l'attaque et de la prise de *Guéret, je viens de terminer la lecture du petit livre que M. Varlet a écrit sur ce fait d'armes du Maquis, qui constitue désormais une date historique dans les annales départementales.*

Petit livre plein d'intérêt qui relate avec objectivité et précision les différentes *phases de la lutte qui devait* aboutir à *la libération momentanée de la Ville. M, Varlet* a *su, dans de courtes considérations d'ordre générai, nous montrer la formation progressive de ces maquis creusois qui vécurent dans les bois, dans les fermes et qui, brusquement, le 7 juin, eurent le* courage *et l'audace d'attaquer* à l'improviste une *garnison ennemie forte de plus de cent hommes, bien armée et solidement retranchée,*

Pour ceux *qui avaient* eu *l'honneur* de *former, d'entrainer*, d'équiper, d'armer *ces jeunes hommes le soir de victoire du 7 juin, demeure une date inoubliable...*

Quelle joie, pour le lieutenant-colonel François et moi-même, qui eurent l'avantage de recevoir la reddition de la garnison allemande, d'entendre l'interprète, traduisant les paroles de l'officier allemand commandant le détachement prisonnier, nous dire : " *Nous sommes fiers d'avoir combattu contre* vous. *Les soldats du Maquis sont de vrais soldats ".*

Juste hommage rendu à *ces volontaires sans uniforme, animés d'un patriotisme et d'un enthousiasme dignes des plus nobles traditions révolutionnaires.*

Certaines personnes ont prétendu *que cette* attaque *de Guéret était prématurée et* inopportune, *Soit... Mais, à cette heure décisive, chaque résistant était un soldat, et nous obéissons aux ordres de nos chefs... Le général* de *Gaulle, au soir du* 6 juin, à la radio de *Londres nous avait dit : "Attaquez l'ennemi partout où il se trouve,* et *comme vous pourrez". Nous exécutions à ta lettre l'ordre de celui qui, en toutes circonstances, avait été* notre *chef suprême.*

Et puis, nous *avions pour mission d'entraver la marche des renforts qui se dirigeaient* du *Midi vers la Normandie, de créer ce climat d'insécurité, si préjudiciable au moral de l'ennemi Cette mission, nous l'avons remplie sans défaillance, et l'attaque de Guéret, première ville de France libérée a été le point de départ d'une lutte de tous les instants contre l'envahisseur détesté...*

Les Guérétois conservent dans leur mémoire, avec quelque amertume peut-être, les heures *d'angoisse qu'ils ont vécues.*

Les maquisards leur ont *sûrement fait goûter quelques fortes* émotions, ont *dérangé leur tranquillité coutumière ; qu'ils leur pardonnent ;* car *aux heures cruciales de l'histoire, les intérêts particuliers s'effacent* devant l'*intérêt général.*

Chacun se doit de lire ce petit livre qui lui rappellera un moment *douloureux, mais glorieux de cette guerre dans notre Creuse.*

En terminant ces quelques lignes, je veux adresser un *souvenir ému à ceux des nôtres, qui sont tombés pour la sainte cause de la Patrie et de ta Liberté.*

Roger CERCLIER
Chef départemental
des Mouvements Unis de Résistance,
Président du Comité départemental
de la Libération.

GUÉRET

première ville de France libérée

Ce n'est pas sans un douloureux serrement de cœur que la plupart des personnes qui ont vécu les journées du sept au onze juin 1944, liront ces quelques lignes.

Dans le récit des faits, qui resteront à jamais, gravés dans la mémoire de nos concitoyens nous nous sommes efforcés de conserver une scrupuleuse objectivité. Néanmoins, si des inexactitudes involontaires sont relevées, nous serions reconnaissants à nos lecteurs de nous les signaler; en effet, les témoignages les plus sincères sont parfois aussi les plus contradictoires et c'est par leur confrontation que l'on peut arriver à rétablir les faits.

LA FORMATION DU MAQUIS

Les événements de juin 1944, ne sont que l'aboutissement logique d'une invention vichyssoise : le S.T.O. ou le Service du Travail Obligatoire qui constitua la faute la plus lourde de conséquences pour les Allemands et pour le régime Pétain. En effet, la plupart des "appelés", pour échapper à la déportation gagnèrent le maquis et allèrent tout naturellement grossir le noyau de l'armée de la Résistance. Cette petite troupe manifesta tout d'abord son activité dans le nord-ouest du département. Il convient de dire qu'elle se comporta toujours correctement et que les habitants de ces régions n'eurent pas à se plaindre d'elle. Parfois même, elle mit un terme aux agissements d'éléments plus ou moins louches qui, sous le couvert de la clandestinité, se livrèrent à de véritables actes de brigandage. Mais ceci est une autre histoire.

C'est seulement lorsque fut créée la milice que des incidents souvent tragiques eurent lieu, à la suite de dénonciations provoquées par l'appât du gain. Puis vint la boucherie de la Feyte, commune de Sardent, où sept jeunes gens, de familles très honorables-qui se livraient à

une partie de camping, plutôt qu'à la guérilla, furent lâchement mutilés et assassinés par les Allemands. Ces crimes rapportèrent aux indicateurs quelques billets mille francs. Les judas avaient touché leurs trente deniers mais la haine de la population envers les délateurs et les exécutants avaient trouvé là, de quoi s'alimenter. Le maquis avait à venger ses premiers martyrs.

C'est surtout à partir de ce moment-là que ce que les collaborateurs appelaient des attentats terroristes—mais, qui n'étaient en réalité que le commencement de la guerre clandestine — se sont multipliés.



14 Juillet 1944.
Une prise d'armes dans un *maquis de la Creuse pendant l'occupation*

Batteuses incendiées, ou endommagées à la bombe, voies de chemin de fer sabotées, collaborateurs ou miliciens enlevés, etc... La gendarmerie ne pouvait et surtout ne voulait pas intervenir. Malheureusement certains individus qui n'avaient rien à voir avec l'armée secrète profitèrent des circonstances pour se livrer à des actes de pillage dont ils auront du reste à rendre compte.

Le maquis fit rapidement tache d'huile, celle-ci s'étendit bientôt à tout le sud du département. Les réfractaires qui commençaient à recevoir des armes des Alliés se tenaient en liaison avec ceux de la Corrèze, ils avaient pour centre Bourganeuf, devenu ouvertement les derniers

mois, capitale du Maquis. Un exemple suffira à le démontrer.

Le 23 mai, avaient lieu, dans cette ville, les obsèques de M. Maury, entrepreneur de transports, tué à Saint-Sébastien, au volant de son camion, au cours d'une échauffourée entre les troupes du maquis et le premier régiment de France. Tous les habitants de Bourganeuf assistaient aux obsèques. Au cimetière deux groupes de la compagnie Louis, du premier corps franc de la Creuse, se démasquèrent et présentèrent les arm Une couronne portant l'inscription suivante:" Hommage à notre camarade mort pour la France" fut offerte par eux.

Il n'y eut aucun incident. Ni les boches, ni les miliciens n'avaient osé intervenir,

L'ATTAQUE DE GUERET

Comme un coup de tonnerre éclata, le 6 Juin, la nouvelle du débarquement allié sur les côtes Normandes. Les Guérétois plus ou moins visés, craignant des arrestations au cours de la nuit, soit de la part des Allemands, soit de la part de la milice, quittèrent la ville et allèrent coucher à la campagne. Ils assistèrent là, à la mobilisation partielle, par l'armée secrète, d'une certaine catégorie de jeunes gens à qui des points de rassemblement avaient été fixés.

Il n'y eut que très peu de défections, le sentiment patriotique l'emportant sur toute autre considération.

La Creuse se soulevait pour bouter hors de chez elle et hors de France l'envahisseur teuton.

C'est pendant que se groupaient tous ces jeunes hommes que se déroulaient à Guéret des événements que certains jugèrent prématurés et que d'autres justifièrent par la nécessité de retarder le plus longtemps possible, à l'intérieur du pays, les divisions ennemies en marche vers la Normandie. Quant à nous, nous nous garderons bien d'émettre, une opinion que l'avenir pourrait infirmer. Quoi qu'il en soit, voici les faits tels que nous les connaissons :

Le mercredi matin, de très bonne heure, les Allemands de service à l'hôtel des Postes furent promptement désarmés et ficelés sur des chaises par des employés des P.T, T. Quelques minutes après ils furent appelés au téléphone par leurs camarades de l'hôtel Saint-François. Bien entendu ceux-ci ne reçurent aucune réponse, et il est à supposer

qu'ils s'apprêtaient à venir voir sur place ce qui se passait.

La situation devenait critique pour les postiers. A ce moment précis, fort heureusement, les premiers éléments de l'armée de la Résistance, pénétraient dans Guéret et arrivaient à proximité de la place Bonnyaud. Les Allemands s'en aperçurent aussitôt et se barricadèrent dans leurs cantonnements du Saint-François et de l'hôtel Auclair. Il était 5 h 45.

Déjà, sans coup férir, le "maquis" s'était rendu maître de la préfecture. Les gendarmes, en bloc, étaient passés dans les rangs des patriotes. Quant à la Garde nous ne pouvons mieux faire que de reprendre la relation des faits donnée par le journal "L'Embuscade" du samedi 14octobre:

" La veille au soir, il — le commandant François —était venu, en uniforme, accompagné d'un de ses officiers, sommer le colonel Favier, commandant l'Ecole de la Garde, de se rallier à la cause de la résistance ou, tout au moins, de faire lever les postes qui étaient chargés de veiller à la sécurité de la ville, Il trouva à la porte du colonel Favier, le commandant Brail, chef de la Milice départementale. Celui-ci ne manqua pas d'essayer de se renseigner....mais bouche cousue,

Dans le bureau du colonel Favier, une entrevue pathétique se déroula. Le chef de l'Ecole prétendait être lié par le serment qu'il avait donné au Maréchal.

Le Chef des Forces Françaises de l'Intérieur venait lui donner l'ordre de considérer ce serment comme nul et de servir le général de Gaulle.

Favier eut à un moment cette réplique « Mon Commandant (le chef François venait d'être nommé commandant par le Délégué militaire régional, le 28 mai), je n'aurais qu'un mot à dire pour vous. faire arrêter ».

François, sortant alors tranquillement de ses poches deux grenades, lui fait cette simple réponse: "Mon Colonel, j'avais tout prévu, de toute façon, personne ne sortira d'ici vivant, ni vous, ni moi.

Le colonel Favier refusa cependant de prendre position et lorsque le lendemain matin à l'aube, le commandant François eut pénétré dans la ville, précédé de l'escadron Faurie qui cantonnait à Saint-Vaury, et qui avait rallié tout de suite la cause des F.F.I il se présentait à l'École de la Garde en sommant le poste d'ouvrir les portes.

Les hommes obéirent et François s'adressant aux officiers, sous-officiers et soldats réunis dans la cour, leur demanda de rallier les Forces Françaises de l'Intérieur pour

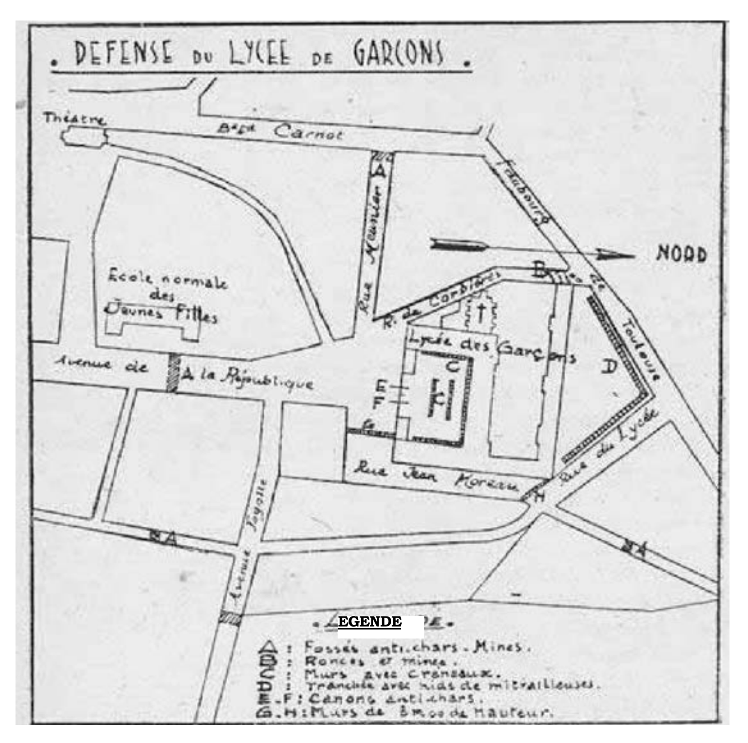
attaquer la garnison allemande de Guéret et de servir la cause du général de Gaulle.

Un officier courageux, un grand Français, le commandant Corberan, aujourd'hui lieutenant-colonel, prit nettement position et s'adressa à ses camarades en leur demandant de le suivre.

Il y eut quelques hésitations puis, finalement, tous se décidèrent et entrèrent dans la lutte.

LA BATAILLE

A sept heures moins dix, les premiers coups de feu éclataient place Bonnyaud, devant l'Hôtel Saint-François. La fusillade fut immédiatement très vive de part et d'autre. Les soldats des troupes d'occupation, bien armés se défendaient énergiquement Les Français, de leur côté, sous les ordres des commandants François, Piron et



Corberan répondaient coup pour coup. C'est alors que place Bonnyaud, sous les tilleuls le capitaine Armand, chef du maquis, à la Souterraine, fut tué d'une balle en plein cœur, alors qu'il se portait au secours d'un camarade grièvement blessé.

L'attaque de l'hôtel Auclair où s'était retranchée la feldgendarmerie fut menée de front avec celle de l'hôtel Saint-François.

Dès 7 heures du matin, pendant que quelques tireurs s'installaient derrière les volets des maisons faisant face à l'hôtel Auclair, le groupe Chaumeil prenait position dans les jardins le dominant par derrière et empêchait une sortie éventuelle des Allemands et leur jonction avec la Milice retranchée à l'ancienne loge maçonnique.

Vers 7 h 15, le secrétaire de la Milice Pomeyrat, tirant de la fenêtre de sa chambre, au 5, de la rue Monnet, blessa assez grièvement un homme du groupe Chaumeil et rejoignit ses camarades au siège de la Milice, où il s'enferma avec eux

A 9 heures, un peloton de la garde de l'escadron Faurie bien armé vint renforcer le groupe Chaumeil et, après avoir installé un F. M. attaqua la feldgendarmerie par derrière. Les Allemands ripostèrent mais cessèrent le feu rapidement après l'explosion de deux V.B. lancées dans les combles de l'hôtel.

De plus, un bazooka, installé caserne des Augustines causa d'importants ravages dans les rangs des gendarmes allemands.

La bataille dura jusqu'à 13 heures à l'hôtel Saint-François. Les assaillants se rendant compte qu'ils ne pourraient réduire les assiégés sans pertes sérieuses, et en dépensant un temps précieux, décidèrent de mettre le feu à l'immeuble. L'un d'eux, passant par les combles du grand café, lança une bombe incendiaire sur l'hôtel dont les greniers s'embrasèrent avec rapidité. Leur position étant devenue intenable, les Allemands cessèrent le feu. Un parlementaire porteur d'un drapeau blanc sortit, alors par le grand portail et alla trouver les chefs de la Résistance. Il revint ensuite à l'hôtel et quelques minutes plus tard, les hommes sortaient un par un sur la place, où étaient rangés les gardes qui, reconnaissant le courage des vaincus, leur rendirent les honneurs de la guerre et leur présentèrent les armes,

Pour mettre un terme au siège de l'hôtel Auclair, faubourg de la Sénatorerie, le commandant des Forces Françaises invita le lieutenant-colonel allemand à donner

l'ordre à la feldgendarmerie de cesser toute résistance. Ce dernier s'exécuta et quelques instants plus tard, le feu cessait, aussi de ce côté.

Il était temps, car les assaillants s'apprêtaient à lancer également sur l'immeuble, une bombe incendiaire. Lorsque les occupants sortirent de l'hôtel quelques cris hostiles furent poussés. Un maquisard qui avait craché sur un soldat allemand reçut une sévère correction d'un officier.

Les prisonniers furent conduits à la caserne des Augustines, puis ensuite dans les locaux de l'école Primaire supérieure près de la salle des Fêtes. Ils y furent traités avec dignité. Eux-mêmes en témoignèrent par la suite.

REDDITION DES MILICIENS

Ces deux opérations terminées, et pendant que les pompiers tentaient, d'éteindre le sinistre qui déjà avait gagné l'immeuble Dechaize, menaçant également le Grand-Café et l'épicerie Gaillard, il restait à s'emparer des miliciens retranchés dans l'ancienne loge maçonnique, rue de la Pépinière.

Pendant, que les aspirants de la Garde attaquaient par la châtaigneraie de Grancher, les hommes du groupe Chaumeil tiraient par les jardins de la rue de la Pépinière et de la rue Monnet. Les séides de Darnand se défendaient avec énergie. Derrière les fenêtres du bâtiment ils avaient entassé des matelas et faisaient feu par d'étroites ouvertures.

Finalement ils se rendirent sur la promesse qui leur fut faite, et tenue, qu'ils auraient la vie sauve. Ceci explique pourquoi Pommérat ne fut pas fusillé, plus tard, en même temps que Braille et les principaux collaborateurs.

Au cours de cette opération, un homme du groupe Chaumeil fut tué d'une balle dans la tête.

Un milicien, grièvement blessé fut conduit à l'hôpital dès la reddition.

Du côté allemand il y avait cinq morts : trois au Saint-François, deux à l'hôtel Auclair. Le commandant von Rocke, plutôt que de se rendre s'était tiré une balle dans la tête; l'inspecteur Rufl, le feldgendarmerie Holzgrume, les soldats Huibel et Barren Harry.

L'ENTHOUSIASME EN VILLE

Guéret était entièrement aux mains de la Résistance.

Les rues dont les entrées étaient barrées à proximité de la place Bonnyaud et de la route de Limoges, furent rendues à la circulation.

En quelques minutes, la place fut envahie. De gens s'embrassaient, d'autres chantaient la "Marseillaise".

Toutes les inscriptions en langue allemande furent effacées et un drapeau tricolore fut accroché au-dessus de la porte du Saint-François.

Aux acclamations de la foule, les couleurs alliées furent promenées sur la place et portées à la préfecture où siégeait déjà le Comité de Libération. Pendant ce temps, les soldats français vidaient les locaux occupés par les Allemands et la Milice, des armes, munitions et denrées alimentaires que les uns et les autres avaient accumulées en quantité impressionnante. Bientôt on vit circuler, dans les rues, des hommes armés de grenades et de fusils allemands avec à la bouche, des cigares aux bagues marquées Wilhelm II.

De temps à autre la foule poussait des cris :"A mort! Vendu! Salaud ! etc... Il s'agissait de miliciens, de sympathisants que l'on allait arrêter chez eux. Les femmes ne se montraient pas les moins agressives et crachaient sur eux. Ils étaient conduits à la caserne des Augustines soumis à un sérieux "passage à tabac" et finalement incarcérés à la prison, avenue de la République.

Mais brusquement les sirènes se mirent à mugir. En un clin d'œil, la place et les rues environnantes furent nettoyées. Un bruit de moteur se faisait entendre au loin et peu après un avion à croix gammée tournait plusieurs fois sur la ville, rasant les toits des maisons. Il essuya quelques coups de feu auxquels il répondit par une ou deux salves de mitrailleuse, blessant une femme devant le lycée de garçons et disparut.

Cette première réaction allemande freina quelque peu l'enthousiasme des troupes et de la population car chacun s'attendait à voir, d'un moment à l'autre, surgir de l'horizon un nombre important d'avions. Il n'en fut rien et cette première journée se passa sans autre incident et même avec un peu d'optimisme car le bruit courait en ville avec persistance que Limoges et Montluçon étaient aux mains des forces françaises.

Néanmoins, la prudence étant mère de la sûreté, des avant-postes furent placés aux entrées de Guéret.

Plusieurs cantonnements furent établis dans les fermes et on prit la précaution de barrer routes et chemins avec des arbres sciés à la base.

LA JOURNEE DU JEUDI

La journée du jeudi fut fertile en péripéties tragiques. Tout d'abord l'exécution à Pommeil du commandant Brail, chef départemental de la Milice ; Hermann, directeur de carrières; Ferdinand Crépin, marchand de vins et un sieur Radigon. Le matin, sur les murs de la ville, des affiches furent placardées. Nous n'en commenterons pas le texte, il se suffit à lui-même. Le voici :

HABITANTS DE LA CREUSE

L'heure que nous attendions depuis longtemps est arrivée et l'œuvre sacrée de libération de notre sol est entrée dans sa dernière phase. Nous appelons tous les bons Français, ceux qui n'ont au cœur que l'amour de la Patrie et de la Liberté à y contribuer de tous leurs efforts.

La tâche est rude, l'ennemi est encore très fort et sa défaite totale exigera des sacrifices douloureux.

Le Gouvernement Provisoire de la République Française dont nous sommes l'émanation directe assume dès ce jour le pouvoir avec toutes les responsabilités que cette action comporte.

Toutes les formes d'égoïsme devront disparaître et seul l'intérêt supérieur de la Nation doit prévaloir.

Creusois, vous montrerez à tous, à l'envahisseur comme aux mauvais Français qui ont pactisé avec lui, que vous êtes conscients de la solennité de l'heure.

La discipline la plus rigoureuse s'impose et aucune défaillance ne sera tolérée. Les traîtres seront punis en leur temps et par les moyens légaux.

La vie ne vaut la peine d'être vécue que si elle s'inspire d'un idéal et notre génération doit s'égaler à toutes celles qui nous ont précédées et qui ont fait de la France un grand pays libre et généreux, aimé et respecté de tous les peuples.

Paysans, Ouvriers. Artisans, Commerçants, Industriels,

Fonctionnaires, tous, n'écoutez que la voix de votre conscience : Soyez avec nous. Continuez à travailler, que chacun reste à son poste, tant qu'on ne fera pas appel à lui que les jeunes se préparent à répondre aux ordres qui leur seront donnés, que les femmes nous accordent leur concours total.

La vie administrative doit continuer et plus que jamais, l'autorité, doit s'affirmer. Aucun désordre ne sera toléré. L'armistice est déchiré, la guerre continue et avec tous nos alliés, grands et petits, nous remporterons la victoire en apportant notre pierre à l'édifice social qui sera le Monde de demain.

II n'y a qu'un seul gouvernement légitime et régulier, celui qui est l'émanation de la Représentation nationale et qui, d'Alger, s'installera prochainement sur le sol métropolitain.

Il n'y a qu'un seul parti : LA FRANCE.

Vive la République!
Vive la France!

Le Préfet : Cl. VASSEROT.

Pour le Comité départemental de !a Libération,

Le Directoire : B.**CERCL1ER, A.DURIS,** FRANCE.

Les chefs militaires commandant
les Forces Françaises de l'intérieur,

Lieutenant-colonel **CORBERAN.**
Commandants **FOSSE. PIRON**,
Lieutenant **CARRAT,**

PREMIERE REACTION ALLEMANDE

Jusque vers 11 heures tout s'était passé dans le calme. Lorsque brusquement, en direction de la gare et de Bellevue des coups de feu éclatèrent. La fusillade devint rapidement très vive et bientôt s'éleva une épaisse fumée. Il s'agissait d'une colonne allemande forte d'une centaine d'hommes, venus en camion pour reprendre la ville. Ils s'étaient heurtés au cordon de couverture formé par un peloton de l'escadron Faury et de la Cie Marcel qui, en la circonstance

montrèrent toute leur valeur militaire en repoussant les assaillants. Ceux-ci, selon l'expression désormais consacrée décrochèrent.

Avant de se retirer, furieux, ils avaient mis le feu à la ferme du. Verger et tué ses occupants, les époux Bergeron qui, bien entendu, n'étaient pour absolument rien dans cette rencontre. Les Allemands auraient eu une quinzaine de morts. Du côté Français un tué, le garde Camus Pierre et un autre mortellement blessé, Chapon Jean.



LES BOCHES SONT PASSES PAR LA...
La ferme du Verger incendiée
Le fermier et sa femme furent fusillés.

L'alerte avait été chaude. Elle ne laissait présager rien de bon et c'eut été, en effet, mal connaître nos ennemis que de supposer un seul instant, qu'ils resteraient sur cet échec. Aussi beaucoup de Guérétois, craignant le pire, qui à pied, qui à bicyclette partirent. à la campagne.

SUPREME DEFENSE DU MILICIEN GRIGNON

Le calme était revenu lorsqu'une fusillade éclata, au coin de la place Bonnyaud et de l'avenue de la. République. Un des chefs de la milice, Grignon, qui se cachait dans une

chambre de bonne au deuxième étage, au-dessus du Journal "La Creuse" venait d'être découvert et attaqué à coups de grenades. Il riposta par une rafale de mitraillette. Le feu ayant commencé à prendre dans l'immeuble il se réfugia dans les combles et se mit à tirer sur les passants. Heureusement personne ne fut atteint.

Aussitôt la place fut à nouveau vidée et le siège de la maison immédiatement entrepris.

Contraint par les flammes de fuir plus haut encore, il fut abattu sur le toit près d'une cheminée, et tomba dans le brasier.

Aucun autre coup de feu n'étant plus tiré de l'intérieur, les pompiers se mirent en devoir d'éteindre l'incendie. Et les hommes présents aidèrent au sauvetage des meubles des nombreux locataires.

Depuis une heure déjà les pompiers s'efforçaient de se rendre maîtres de ce nouveau sinistre lorsque l'un d'eux se mit à crier : "On nous tire dessus." Ce fut un sauve-qui-peut général. Effectivement, des détonations, partant de la maison en flammes, se faisaient entendre. La fusillade recommença aussitôt. Elle dura jusqu'à dix heures et demie du soir. Cet incident devait se terminer de tragique façon pour trois miliciens faits prisonniers la veille.

Furieux de ce qu'ils croyaient être une suprême tentative de ceux qui pouvaient encore se cacher au premier étage ou dans les caves, les chefs de la Résistance ordonnèrent d'aller chercher à la prison des otages au passé le plus chargé.

Six d'entre eux furent extraits Voici leurs noms : comte de la Celle, Darraud, Mayaud, Borgèse, Marc Rougier et Durieux.

A M. Mayaud, ordre fut intimé d'inviter les assiégés à se rendre, Ce dernier pénétra dans la maison : « Frères, dit-il, rendez-vous, sans quoi six d'entre nous vont être fusillés". Une voix aurait alors répondu, a déclaré un témoin qui n'a pu être identifié, "tant pis". Par qui ces deux mots furent-ils prononcés, s'ils l'ont été ? Mystère. Toujours est-il que les six hommes furent conduits place du Palais, devant le tribunal.

L'abbé Brandy se trouvait présent, prêt à apporter aux condamnés éventuels de cette tragique soirée, les secours de son ministère. Fort courageusement, il s'entremit et pendant plusieurs heures, discuta avec les chefs militaires. Grâce à lui le plus jeune des six, Durieux 16 ans, qui était plus mort que vif fut, si l'on peut ainsi s'exprimer, éliminé. Les cinq autres subirent un interrogatoire qui mit,

provisoirement, hors de cause le comte de la Celle et Barraud. Les trois autres furent voués à leur triste sort.

Toutes les personnes présentes furent écartées.

L'abbé reçut ensuite les dernières volonté des condamnés et leur donna l'absolution. On leur ordonna de se tourner face au palais ; un maquisard s'avança et l'un après l'autre, leur tira dans la nuque un coup de revolver.

Il était environ minuit. Les flammes de l'incendie tout proche éclairaient de leur lueur sinistre les trois cadavres effondrés côte à côte. Deux avant de mourir firent preuve de courage, M. Mayaud et M. Borgèse. Quant au troisième, Marc Rougier, c'est une loque inconsciente qui fui abattue.

Sur sa demande, et après bien des hésitations de la part des chefs de la résistance, l'abbé Brandy reçut l'autorisation de prévenir les familles. Disons aussi, ce que lui-même a reconnu volontiers, qu'il fut traité, pendant toute cette soirée avec la plus grande courtoisie.

Avant de clore le récit de cette sanglante journée quelques commentaires s'imposent. Tout d'abord Grignon était-il seul ou avait-il, avec lui des camarades ? Certains affirment avoir vu, des fenêtres de l'hôtel de Ville un personnage circulant dans l'immeuble en flammes bien après le mort de Crignon. D'autres prétendent que celui-ci était seul et que ce sont les tapisseries en flammes qui faisant des ombres mouvantes firent croire à d'autres présences, ils disent également que lorsque les pompiers se retirèrent en déclarant : " On nous tire dessus ", il s'agissait de l'éclatement sous l'effet de la chaleur des cartouches ou des munitions que Grignon avait accumulées dans une mansarde.

Les hommes postés dans chaque rue, tiraient de tous côtés et croyaient de bonne foi, qu'il s'agissait de miliciens. Ils auraient été l'objet d'un phénomène d'hallucination collective. Dans ces conditions MM. Mayaud, Rougier et Borgèse en auraient été indirectement les victimes. L'examen des décombres permettra peut-être, un jour, de confirmer ou d'infirmer cette seconde version du drame.

Quoi qu'il en fût de toutes ces péripéties tragiques, les journées des 7 et 8 juin furent profitables à quelques-uns. Des cafetiers avaient «débloqué» les bouteilles d'apéritifs d'avant-guerre et Ies servaient au prix coûtant; les buralistes délivraient les cigarettes et les paquets de tabac sans cartes, les bouchers et IE boulangers de la viande et du pain sans tickets.

On se serait cru revenus aux temps heureux de 1939. La journée du lendemain allait faire déchanter tout le monde.

LA JOURNEE DE VENDREDI

Le vendredi matin en file indienne sur les trottoirs, la garde et les troupes de la Résistance quittaient la ville. Aux questions qui leur étaient posées par la population, ils répondirent qu'ilsallaient occuper leurs cantonnements à l'entrée des grandes routes. Bientôt, cependant, on apprenait qu'une colonne de blindés allemands s'approchait de Guéret. Ce fut la consternation générale.



Les ruines d'un pâté de maisons
à la Croix de la Mission.

Brusquement, surgit dans le ciel un avion à croix gammée qui se mit immédiatement en devoir de mitrailler tout ce qui bougeait. Les habitants affolés se précipitaient, dans les abris. Puis dix autres avions survinrent qui eux aussi tirèrent quelques rafales et lâchèrent un certain nombre de bombes. Celles-ci par le plus grand des hasards, ne firent aucune victime ; cependant l'une d'elle tomba Croix de la Mission sur une maison, dans la cave de laquelle vingt

personnes s'étaient réfugiées ; aucune d'entre elle ne fut blessée et il leur resta, pour sortir, juste le passage d'une personne.

Par contre, les dégâts matériels étaient importants. De nombreuses demeures étaient écroulées, notamment faubourg Montpellier ; boulevard Saint-Pardou, sur l'atelier de Mr Suchard, serrurier et place Bonnyaud, où une bombe éclata sur la maison Dechaizee qui brûlait déjà depuis deux jours.

Dans le centre de la ville il ne restait pas une seule maison ou magasin intact. Toutes les glaces des vitrines et les carreaux étaient brisés et jonchaient le sol.

C'est alors que vers 11 h 30 les Allemands firent leur entrée dans Guéret.

Arrivés par la route de Moulins, ils installèrent aussitôt des canons à l'entrée de l'avenue Manouvrier et devant le garage Marquet et commencèrent à tirer en direction des routes de Pommeil et de Limoges.

Les soldats — des S.S — pénétraient, dans toutes les maisons, enfonçaient les portes lorsque celles étaient closes, en faisaient sortir tous les habitants hommes, femmes et enfants, qu'ils poussaient devant eux comme un troupeau que l'on conduit aux champs.

Le pompier Lebon, harassé de fatigue, après Ies rudes journées qu'il venait de passer à éteindre les incendies, fut trouvé couché tout habillé sur son lit par les SS, qui sans vouloir entendre ses explications, le fusillèrent sous les yeux de sa famille et lui prirent toutes ses économies.

La colonne s'arrêta avenue de Verdun. M Arfeuillère, maire, assisté de M. Alhentière, de l'intendant Rescamière et de deux agents avait envoyé l'un de ceux-ci M. Muller, à la Préfecture pour solliciter des instructions. Il n'y avait plus personne, Le maire décida alors d'exercer les fonctions de Préfet et, entouré des personnes que nous venons de citer, attendit l'arrivée des Allemands. C'est vers midi qu'un officier se détachant de la cotonne vint seul au-devant des autorités groupées sur le perron de l'hôtel de Ville. Comme il parvenait, des coups de mitraillettes furent tirés de la caserne. Fut-ce spécialement sur lui ou sur tout le groupe? On l'ignore. Avec beaucoup de flegme nous ont dit les témoins de la scène, il se mit à l'abri derrière les piliers du porche et caressa même un chien qui vagabondait par-là, Le calme revenu, il entra en rapports avec M Arfeuillère qui lui fit savoir que des blessés se trouvaient à l'hôpital.

L'officier fit alors signe à un camion d'avancer et, seul avec le chauffeur et un pompier pour le guider, il s'y dirigea,

Pendant ce temps toutes les personnes arrêtées étaient massées debout, place de l'Hôtel-de-Ville sous un soleil de plomb. Le maire intervint auprès des chefs qui décidèrent finalement de renvoyer les femmes et les enfants. C'est alors que l'on assista à des scènes déchirantes, ceux-ci pouvant supposer que leurs maris ou parents allaient être fusillés.

L'attitude des Allemands était moins que rassurante. Leur premier soin fut de libérer leurs prisonniers et les miliciens qui se trouvaient à la prison. Avec ces derniers avait été arrêtée une personne qui fut, pour la protection de la ville et de ses habitants, d'une influence considérable. Il s'agissait du comte de Baylen, ministre plénipotentiaire d'Espagne qui regagnait Vichy en automobile. Arrivant à Guéret, au moment de l'attaque, il fut arrêté par le maquis et mis tout simplement en prison. Il fut élargi par les Allemands, mais sa voiture et ses bagages avaient disparu. Il ne tint aucunement rigueur aux guérétois de la mésaventure qui lui était arrivée et le fit voir par ses interventions répétées et efficaces auprès des troupes d'occupation.

LES POURPARLERS

Les Allemands demandèrent au maire d'assister dans la soirée à une conférence avec trois personnes responsables.
Celles-ci furent : M. Brac, secrétaire général de la préfecture ; Rousseau, procureur de la. République ; Rescamières, intendant, chef du ravitaillement.

Elle se tint à 18 h. 30, dans la salle des mariages. Plusieurs officiers étaient assis à la table, M. Arfeuillère seul, debout, devant eux.

Tout d'abord le colonel allemand qui présidait lui fit savoir que ses troupes étaient venues à Guéret avec l'ordre et l'intention de brûler la ville. Les lance-flammes étaient en effet rangés sur la place. Mais il ajouta qu'étant donné qu'ils ne trouvèrent aucune résistance il accordait un sursis et se montrait plus disposé à l'indulgence. Il lui posa alors un certain nombre de questions, Celles-ci par exemple:

—Pouvez-vous nous affirmer qu'aucun réfractaire n'est caché dans Guéret.

— Pouvez-vous nous donner l'assurance qu'aucun attentat, ne se produira contre nous ?

Avec la plus grande franchise M Arfeuillère déclara que, s'il répondait des personnes présentes et de lui-même, il ne pouvait, en son âme et conscience, déclarer qu'il ne restait plus dans la ville aucun élément de la résistance et que, de plus, il ne pouvait. rien faire, n'ayant aucune police sous ses ordres ou à sa disposition. Il en profita pour faire ressortir le calme de la population et continua sue ce thème pendant un long moment. Il réussit là, incontestablement la plus belle plaidoirie de sa carrière.



APRÈS LE PASSAGE DES HUNS

Les ruines de la maison Suchaud
route de la Souterraine.

Les Allemands alors se consultèrent pendant un long moment et leur chef déclara, finalement, qu'il faisait grâce à la ville et à ses habitants, mais que les représailles les plus implacables seraient exercées en cas d'attentat. Il donna l'ordre de renvoyer les hommes. chez eux et pria le maire de veiller à la reprise rapide des différents services de la ville. Guéret était sauvée du feu et ses habitants du massacre, Nous le devons à l'habileté du maire, au comte de Beylen. oublieux des injures et surtout au traitement correct qui avait été réserve aux prisonniers de guerre.

Néanmoins si certains quartiers — celui de Courtille notamment — n'eurent pas la visite des envahisseurs, d'autres furent soumis à un pillage en règle.

Pénétrant dans les maisons, habitées ou non, les soudards s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance allant jusqu'à arracher les bagues et les alliances des mains des femmes. Leur choix se portait particulièrement sur les draps, les lingeries féminines, les vêtements de fourrure, l'argenterie, les postes de T.S.F, les bicyclettes, le ravitaillement, les vins, les liqueurs, etc.

Ils ne se contentèrent pas de piller et se livrèrent à des actes de vandalisme incompréhensibles. Dans un magasin d'optique place Bonnyaud, ils brisèrent, à coups de talon, les verres de lunettes et les montures.

Les pertes subies par les guérétois ce jour-là, s'élèvent à des millions de francs.

APRES LA BAGARRE

Le samedi les habitants ne sachant pas trop encore à quoi s'en tenir restèrent prudemment chez eux. Le dimanche ils se risquèrent dehors. Ils ne purent que contempler d'un œil timide les destructions accumulées et les mesures de sécurité prises par les Allemands.

Une quarantaine de blindés étaient rangés place Bonnyaud. Dans le centre, à chaque carrefour, des mitrailleuses étaient installées, toutes les voitures qui passaient étaient minutieusement fouillées, la carte d'identité soigneusement vérifiée, et les bagages des voyageurs inventoriés. Toutes ces vexations eussent été endurées avec résignation si les miliciens libérés n'avaient. immédiatement songé à se venger par de haineux mouchardages. Leur chef, le sieur Pommérat qui avait établi son P.C. à la Kommandantur menait le bal.

Jour après jour des Français plus ou moins suspects furent arrêtés par les troupes l'occupation Un individu — un Français indigne — qui se trouvait à l'hôpital prévint les Allemands devant le directeur M.Fournelli, qui nous l'a lui-même raconté, que des réfractaires et des gardes blessés étaient soignés là. Une ambulance vint chercher les maquisards uniquement. A.M. Fournelli qui demandait aux teutons quel sort allait être réservé à ces blessés ceux-ci répondirent " nous les emmenons pour les soigner dans nos hôpitaux". On sait malheureusement trop ce que vaut une affirmation de ces gens-là.

Les corps des miliciens fusillés et sommairement enterrés au champ de tir de Pommeil, furent exhumés le mardi matin 13 et mis en bière sur place. M. Pyton, architecte de la ville était présent et Mr le docteur Lardy, procéda aux constatations médicales. Un membre, de la famille de chacun d'entre eux assistait à cette lugubre opération, Les cercueils furent, ensuite conduits à l'église où devant quelques familiers seulement, un service fut célébré. Il n'y eut aucun incident.

LA VENGEANCE DES MILICIENS

Si les Allemands semblaient ne pas bouger et vouloir en rester là, les miliciens qui avaient pu mesurer l'étendue de leur impopularité, ne désarmaient pas.

Le sinistre Pommérat avait pris, en remplacement de Braille, le commandement de la Milice à Guéret. Les yeux pochés, l'air arrogant et un rictus cruel aux lèvres, il méditait un mauvais coup qu'il ne put, fort heureuse-Ment, exécuter qu'en partie. Il fit venir à Guéret l'un de ces maîtres en ignominie, le sieur de Barry, sinistrement connu à Limoges, le tortionnaire des prisonniers du petit séminaire. A eux deux ils établirent une liste de suspects et d'otages. Ils furent aidés dans cette besogne honteuse par un certain nombre d'individus plus ou moins tarés dont quelques-uns ont, depuis payé de leur vie cette lâcheté.

Le dimanche matin 25 juin, quatre cents miliciens, venus en camion de l'Indre et de Allier, cernaient Guéret sous l'œil bienveillant des boches et procédaient à des arrestations en masse. Bien peu échappèrent à cette rafle.

Toutes les classes de la société guérétoise étaient représentées, depuis les plus hauts magistrats du tribunal, en passant par les fonctionnaires de la Préfecture et le Président local de la Légion, jusqu'au simple employé. Les uns et les autres, sous la menace des mitraillettes, furent entassés dans les camions et conduits à Limoges où ils furent parqués au petit séminaire dans la promiscuité la plus grande en attendant un interrogatoire qui, pour certains, se fit attendre plus de cinq semaines. Quelques-uns d'entre eux étaient, d'avance, condamnés à mort. La poussée des alliés sur Coutance, qui consacra la débâcle des troupes allemandes en France, contraignit leurs geôliers à les relâcher prématurément. Certains avaient été néan-

moins victimes de sévices, dont aujourd'hui encore ils portent les marques.
Ces mesures ne devaient pas assouvir la haine de la milice. Pour de Barry, Guéret devait devenir un second Oradour, mais avec édition revue et corrigée. Un document d'une authenticité incontestable, tombé entre les mains des forces de la Résistance, à Limoges, en fournit une preuve accablante.

Les valets vichyssois ont dépassé leurs maîtres nazis. Tout commentaire serait superflu.

Le rapport se suffit à lui-même. Il était adressé au général Gleiniger, commandant les troupes, allemandes de la région de Limoges et date du 12 juillet 1944.

En voici le texte intégral.

CONCLUSION DE L'ENQUETE
sur *les événements de* Guéret

Je vous remets en même temps que ce rapport, 3 listes

1° Celle des détenus à libérer ;
2° Celle des otages;
3' Celle des détenus à faire passer en Cour Martiale.

Si, comme vous en avez manifesté le désir, vous avez l'intention de les transporter à Guéret pour les y exécuter, voici les mesures que je propose ;

Il faudrait profiter de cette opération pour arrêter tous les gens dont je possède les noms et qui, à la suite de mes interrogatoires, sont convaincus de culpabilité dans ces événements. Il faudrait donc procéder de la façon suivante :

1— A 16 heures, apposer dans les rues *de* Guéret une affiche dont texte ci-joint :

A 18 heures, la Milice et les Allemands établiront des barrages aux cinq rues débouchant sur la place Bonnyaud. A chacun de ces barrages il y aura une équipe chargée de la vérification de l'identité ; â la tête de chacune de ces équipes, un membre du 2° Service possédant la liste des personnages à arrêter. Au fur et à mesure de l'arrivée des hommes, il sera procédé sur vérification d'identité à l'arrestation des individus désignés, le reste des hommes sera parqué sur la place Bonnyaud pour assister aux exécutions qui auront lieu à 21 heures.

II— Je serais d'avis de profiter de cette occasion, pour nettoyer la ville d'Aubusson en revenant à Limoges. Si nous pouvions avoir l'accord des Autorités Occupantes, je crois qu'il faudrait procéder de la façon suivante :

Notre colonne quitterait Guéret à 4 heures du matin. En passant à Sainte-Feyre, elle laisserait le personnel suffisant pour procéder à l'arrestation des gens de Sainte-Feyre dont liste ci-jointe, et rejoindrait le gros de la colonne ultérieurement ; une colonne partie de Guéret devrait être arrêtée à un kilomètre d'Aubusson à 5 h. 30; à la même heure, une colonne allemande partie de Montluçon s'arrêterait également à un kilomètre, ainsi qu'une colonne partie de Limoges. La ville d'Aubusson se trouverait cernée à 5 h. 30, heure à laquelle devrait passer les avions chargés de bombarder Lavaveix-les-Mines, Fourneau, Sardent, et le château de Perpirolles. Aussitôt le passage des avions, les troupes cernant Aubusson s'avanceraient vers la ville où elles ramasseraient toute la population mâle et femelle qui serait parquée sur le Champ-de-Foire : toutes les maisons dans lesquelles il y aurait une résistance, seraient incendiées, au lance-flamme ou à la grenade. Une fois la population mise sur le Champ-de-Foire, on procéderait à l'arrestation des hommes et des femmes dont liste ci-jointe.

Je suis persuadé que, en dehors des gens très nombreux dont j'ai la liste, nous aurions ainsi l'occasion de trouver à Aubusson de nombreux Maquisards, et que cette opération exécutée conjointement avec le bombardement des trois villages précités, aurait pour effet de purger définitivement du maquis, la région située au sud de Guéret.

J'ai parlé de la possibilité d'une telle opération avec des membres du S.D. et ils envisageaient cette possibilité avec plaisir.

Je vous ai donné toutes mes suggestions sur cette opération : je vous donne, d'autre part, une liste de gens que je considère comme devant être soit libérés, soit conservés comme otages, soit condamnés à mort.

J'ai fait ce travail en toute objectivité, j'ai pris mes responsabilités, à vous de prendre les vôtres.

Limoges, le 12 Juillet 1944.

Signé : G. de BARRY.

Et voici le texte de l'affiche annoncée.

Secrétariat Général
aux
Forces du MAINTIEN
DE L'ORDRE
Direction des Opérations
de la Région de Limoges

ARRETE

1°— Tous les habitants mâles de Guéret de 16 à 70 ans sont invités à se rendre sur la place Bonnyaud à 19 heures pour vérification d'identité.

2° — A partir de 18 heures toutes les maisons devront être ouvertes ; toutes les portes intérieures des chambres et des placards devront être également ouvertes.

3° — Toutes les maisons dans lesquelles un homme sera trouvé dissimulé, verra tous ses habitants immédiatement passés par les armes.

4° — A partir de 16 heures, les troupes tireront sur toutes personnes cherchant à quitter Guéret.

LES GUERILLAS DU MAQUIS

Pendant que se déroulaient tous les événements plus ou moins tragiques d'autres non moins importants donnaient aux maquis de la Creuse, de sérieuses inquiétudes. En effet les trois divisions de S.S. envoyées en Creuse par l'état-major allemand pour réduire ceux qu'il appelait des terroristes, firent, du 18 juillet aux premiers jours d'août, un nombre important de victimes.

C'est alors que le colonel François, soucieux de ménager la vie de ses hommes donna à ceux-ci l'ordre de dispersion générale. Celui-ci fut scrupuleusement observé, à tel point que les Allemands eux-mêmes déclarèrent n'avoir jamais rencontré autant de bûcherons et d'ouvriers dans les bois et les champs.

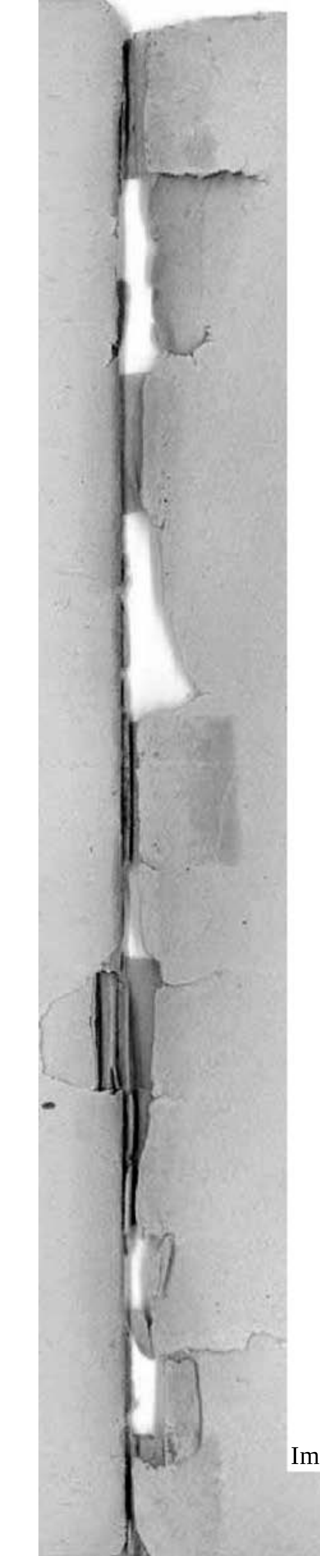
A partir du 25 juillet, ordre de regroupement général. Le 2 août, les premières embuscades recommençaient et les troupes du maquis harcelaient l'ennemi, accroissant son exaspération.

La ville de Bourganeuf fut libérée la première, voici dans quelles conditions. Un groupe de trente-trois S.A.S. — des parachutistes de Londres — attaquèrent de nuit les locaux occupés par les Allemands. Ils firent à eux seuls autant de bruit qu'un bataillon puis se retirèrent laissant "négligemment" trainer quelques bérets que les assiégés trouvèrent le lendemain et qui leur donnèrent à réfléchir. Ils décidèrent avec leurs bons amis de la milice, ceux-ci au nombre de 800 environ de partir pour Guéret où ils savaient trouver des retranchements plus efficaces qui auraient été aménagés par eux au Lycée de garçons. Les miliciens suivaient derrière trainant leurs femmes, leurs enfants et leurs impédimenta.

Ces derniers, ne trouvant pas à se loger, forcèrent les portes des demeures particulières, en chassèrent parfois les habitants et se conduisirent, pour la plupart, en véritables voyous, couchant tout habillés dans les lits, pillant les caves, et laissant dans les salons, des traces malodorantes de leur indésirable passage. Ils se rendirent à la Banque de France et se firent remettre, de force, la bagatelle de dix millions de francs ; de quoi se payer du bon temps pendant quelques jours. Disons également qu'avant de partir ils brûlèrent place Bonnyaud, tout ce qu'ils avaient volé et ne pouvaient emporter, même des voitures d'enfants, des vêtements, du linge, des conserves, des automobiles. etc...

Pendant ce temps M. Millet, qui connaissait pas mal de miliciens s'était abouché avec la mission interalliée et le colonel François, cantonnés à Sainte-Feyre. A la suite des rapports qu'il fournit il fut décidé qu'un ultimatum serait envoyé aux Allemands. Ce dernier leur fut porté par un milicien capturé quelque temps auparavant. Pour l'impressionner et lui faire croire que de solides défenses encerclaient Guéret, on lui banda les yeux, on le fit passer sous des barrières, sauter des fossés, enjamber des barbelés en lui disant de temps à autre: Levez le pied, attention à la mine, etc... ». Fut-il dupe de cette mise en scène ? On l'ignore. Tout porte cependant à croire qu'il remplit fidèlement sa mission car, dans la nuit qui suivit, les hordes allemandes et miliciennes déguerpissaient, sans tambours ni trompettes, allant vers leur triste destin.

Guéret était définitivement libérée, c'était le 25 août 1945.



Imprimerie Moderne, Armilac (Cantal) ... O. P. L. 312.914